

Identité... identités ?

Le terme « identité » est de plus en plus utilisé dans notre langage et notamment en politique. L'identité est ce qui nous définit en tant que personne et nous différencie des autres. Mais l'identité, au plan national, définit une communauté ainsi que sa politique, son territoire et ses valeurs. Mais depuis l'Antiquité, nous cherchons tous à savoir qui nous sommes et quel est notre rôle sur Terre. L'identité serait donc superflue et inutile malgré les nombreuses luttes identitaires. L'identité, pourquoi faire ? L'identité et le langage peuvent-ils nous être propres ? Nous allons aborder ces questions dans trois tribunes, publiées dans *Le Monde* le 31 octobre 2019. La première est rédigée par le philosophe théoricien du post-colonialisme Achille Mbembe, la deuxième par le philosophe et maître de conférences à Sorbonne Université Claude Romano (propos recueillis par le journaliste Nicolas Weill) et la dernière par l'écrivaine et féministe Wendy Delorme.



nian-li-gong.fr

Le philosophe Achille Mbembe commence son argument de cette manière : « Une chose est de pouvoir dire librement qui l'on est, d'épeler son nom propre, de dire soi-même d'où l'on vient et où l'on va. Une autre est de se voir affublé d'un masque qui fonctionne, dès lors, comme le double de celui que l'on est en vérité. » Nous pouvons formuler cette opposition à la crise des gilets jaunes, au mouvement Black Lives Matter suite au tragique décès de George Floyd, les luttes contre les féminicides, le combat acharné contre le racisme depuis des siècles, mais aussi contre l'homophobie et la xénophobie. Ces manifestes permettent à ceux qui sont dévoués à ces causes de montrer qui ils sont réellement. Pas seulement une âme qui marche, qui mange et qui dort, mais un être humain qui agit lorsqu'il sent que son identité est menacée. Mbembe parle d'un « voile ontologique » qui est exactement ce que nous cherchons à expliquer ici. L'étude de l'être, domaine philosophique assez vaste n'est pas ? Cette étude parle des sentiments de l'être, de la conscience, de l'inconscient et de ce que la psychanalyse

peut apporter à l'être. Donc la lutte identitaire chez les peuples asservis est l'unique solution pour se débarrasser de ce « voile » et affirmer leurs convictions de reconnaissance, d'auto-affirmation et d'autodétermination. Ce fut le cas pour l'abolition de l'esclavage, la décolonisation, les droits de la femme et le mariage pour tous.

Mais depuis que le colonialisme et le racisme existent, nous sommes plongés dans un « profond malaise ». Nous nous efforçons de prouver qu'il y a une histoire de l'homme. Certains confondront alors avec l'histoire évolutive de la lignée humaine. Mais il n'y a pas eu une histoire de l'homme en général, il n'y a pas eu qu'un seul homme, avec la force de ses muscles et son esprit, qui a plus d'importance que d'autres hommes. Chaque homme apporte sa pierre à l'édifice. L'histoire « ne pourrait être écrite que dans le sang » si nous pensons qu'il existe une histoire de l'homme. Il y aura, dans ce cas, une domination sujet-maître, comme la domination de l'homme sur la femme, de l'homme blanc sur l'homme noir. « D'histoire véritable, il n'y a que là où des êtres humains se mettent en mouvement. » Achille Mbembe aborde aussi le sujet de « l'universalisme abstrait » ; nous pensons bien sûr à l'universalisme philosophique du siècle des Lumières où l'homme était supérieur à toutes sortes de créatures, puisqu'il est doté de raison et de parole. En s'opposant à l'individualisme et au relativisme, l'universalisme prône la société et considère sans doute l'homme comme un idéal et un être abstrait. Lors de la colonisation et de la mondialisation, cet universalisme abstrait, « trempé de colonialisme et mâtiné de racisme, a fait long feu ». Il a vite oublié que les hommes sont pareils indépendamment de leurs religions, croyances ou appartenances.

Mais désormais, le « nouvel opium des masses » est la revendication de la différence et de la mémoire. Car cela revient à échapper à la négation imposée. La mémoire de ce passé se concentre surtout sur l'esclavage en Amérique, les génocides, les révolutions et les résistances. Aux Etats-Unis, les Américains blancs se sont mis à genoux face aux Américains de couleurs pour leur demander pardon pour le racisme et l'esclavage depuis des siècles. « Dans la mesure où la possession d'une mémoire fonctionne à la manière d'une ligne de démarcation entre l'humain et « les autres », le droit à la mémoire est indissociable des luttes identitaires. » Mais le « nouvel opium des masses » est l'identité. Quand TF1 ou FranceInfo interrogent des manifestants ou ceux qui luttent pour une cause louable ou non, la réponse est : « C'est pour nous affirmer en tant qu'être humain, pour affirmer nos droits et nos libertés. » Nous pouvons dire qu'il s'agit du « modèle de la démocratie libérale », charmés par les technologies de la communication, des médias qui contrôlent les opinions et qui libèrent les énergies négatives.

Le philosophe Achille Mbembe dénonce le régime du capitalisme comme étant un « régime de prolifération des différences » où les systèmes économiques, le régime de l'esclavage et le régime colonial sont d'énormes machines de fabrication de la différence raciale et culturelles. Nous ne pouvons pas nous considérer comme humanistes, car cette position sera toujours compromise. Nous ne sommes pas seuls sur Terre et dans l'Univers. Les frontières sont des occasions pour créer des mares de sang, selon Mbembe.

« C'est pourquoi, dans la redéfinition d'une politique du bien du monde, et au-delà de l'humain, penser et panser sont indissociables. »

Lors d'une interview menée par Nicolas Weill, le philosophe et maître de conférences à Sorbonne Université, Claude Romano porte un jugement autour de l'individualisme et de l'authenticité. Dans cet entretien mais aussi dans son ouvrage Etre soi-même. Une autre histoire de la philosophie, il remplace la notion de moi par celle « d'ipséité ». Ce terme issu du courant philosophique du XXe siècle, la phénoménologie (philosophie qui écarte toute interprétation abstraite pour se limiter à la description et à l'analyse des seuls phénomènes perçus) désigne lui aussi l'identité personnelle. Romano veut à tout prix écartier l'individualisme extrême qui n'a pour fonction qu'à nous définir en fonction des conventions et de la société avec le risque de couper court avec les autres individus. Ensuite, il veut mettre de côté le volontariste qui consiste à nous faire croire que « nous devons nous « choisir nous-mêmes » et exercer sur notre vie un contrôle total ». D'une manière ou d'une autre, nous serions donc soumis à nos désirs artificiels sans nous connaître réellement et être authentique. Il faut penser « « l'être soi-même » comme une forme parfaite d'intégration sociale. »

Nous avons parlé brièvement de l'authenticité (vivre de son existence). Elle occupe de cœur de la penser de Claude Romano sur l'identité. Ce dernier affirme lui-même qu'il s'agit d'un thème fortement réactionnaire quand il est associé à « la défense de la singularité ethnique ou nationale, ou « génie » des peuples ». Mais la quête d'authenticité est la recherche et la découverte d'une existence qui correspond à nos convictions. Le philosophe avance ici l'exemple de l'esprit de Mai 68, mais développe plus son argument avec le personnage d'Ulysse dans L'Odyssée : pendant toute son aventure, ce dernier a usé de ruse, la plupart du temps sous un masque et un déguisement (« il est alors « Personne ») jusqu'à ce qu'il accède à une existence « en personne » lorsqu'il retourne auprès des siens pour restaurer son intégrité, son identité sociale en tant qu'époux, père et roi mais aussi son identité propre, c'est-à-dire qui il est vraiment et comment il se voit dorénavant.

S'éloignant donc des conceptions de l'authenticité de Rousseau (Du Contrat Social) où l'authenticité individuelle s'oppose à la « société des masques », Claude Romano veut démontrer que notre identité se constitue socialement. « Le masque ne recouvre qu'un autre masque. » « Pour ma part, j'estime que la vérité de soi-même n'est pas du tout un fantasme ni une chimère. »

L'auteure Wendy Delorme parle ici du langage, « notre contrat social, celui qui nous aliène ». Quelle que soit l'époque à laquelle nous vivons, le langage et la parole sont les uniques outils d'affirmation identitaire et personnelle ; assumer ce que l'on est, ne pas se prononcer à la place des autres.

Elle affirme par ailleurs avec fierté, et comme un « blason », son orientation sexuelle. « Dénommer l'Autre, c'est l'incarcérer de mots. » Elle utilise ce verbe judiciaire pour montrer la puissance que peut avoir une insulte (si nous ne sommes pas comme l'Autre) ou un mauvais terme. Dès la naissance, nous sommes contraints dans l'identité de genre fille ou garçon. Mais, nous serons pendant toute notre vie à la quête de notre identité personnelle. « Je

suis une fille mais je veux devenir un garçon », « je suis un garçon et j'aime les garçons. »
« Nommer, c'est amputer, réduire et élaguer. » L'auteure utilise dans sa tribune des mots très forts et qui font sens. Nommer un être humain sans le connaître ou sans être comme lui, c'est lui mettre une étiquette et le priver de sa parole.

« Il faut bien nommer. » Car mal nommer quelqu'un, c'est l'exclure et le mettre dans une case qui n'est pas la sienne. Car il n'y a pas à avoir de cases. C'est une des raisons pour laquelle les stigmatisés, les laissés pour compte entrent en résistance et s'autodéterminent enfin, comme les minorités sexuelles et de genre, de race et de classe. Elles se nomment elles-mêmes car elles sont les seules à pouvoir le faire, mettant à mal le « mythe de l'universalisme » et en montrant ce qu'est réellement la locution « identité nationale » : « un trou noir sémantique où pullulent les discours haineux et conformistes. »

« Le langage est le pacte premier qui nous lie, notre contrat social, celui qui nous aliène. Redéfinir le pacte, c'est donc re-signifier, réécrire, ou pirater les termes dans lesquels il s'énonce. » Wendy Delorme affirme que le langage est notre « arme » ultime pour affirmer notre identité pure, nous devons récrire notre histoire et notre identité quand ces dernières sont violées par des mauvais termes. « L'identité est là, assignée, préconstruite, elle n'attend plus que nous. »

Nous pouvons conclure que la perception de notre identité peut se démontrer de trois manières : la quête identitaire ne doit pas être un prétexte pour montrer sa différence aux autres, selon Achille Mbembe. Claude Romano parle de la « société des masques » où nous ne savons rien de ceux qui nous entourent car nous sommes incapables de nous connaître nous-mêmes. Et l'écrivaine et féministe Wendy Delorme argumente que le langage est le seul moyen pour nous exprimer en tant qu'être humain, avec nos propres convictions.

Bianca PAILLARD (TL2), le 3 juin 2020

Bianca Paillard TL2